



MMS

105 au 109

Un film sur une utopie concrète

"M.H.S. 105 au 109"

Vidéo HD / 1080p . 75 min.

Avec :

Angélique, Balthazar, Chaadi, Christel, Garance, Obaida, Lucy, Marie, Noor, Nurlan alias Kazhak, Roze, Sahar, Rabeb, l'Ourse Nocturne de l'Autre (Béatrice, Samantha, Stanislas), des enseignant·es et étudiant·es de l'école des Beaux-Arts de Nantes Saint-Nazaire, Georgette et autres personnages du carnaval.

Musique : Valentin Ferré, *Sillon*

Réalisation : Ollivier Moreels en collaboration avec Stanislas Deveau

Un film sur une utopie concrète

Dans une ville morcelée, des immeubles s'effondrent, des grues en montent d'autres, des quartiers sont désolés et d'autres bien pensés pour des catégories de population bien pensantes. Un urbanisme où l'humain montre sa maîtrise et sa volonté d'ordonner, tandis que des délaissés vivent en marge, à leurs rythmes. Tout comme les espaces disjoints (ou avec eux), les temporalités dissonent : des discours donnent des projections de villes de demain, des personnes cherchent une place dans la ville renversée, des chantiers de destructions/constructions grillagés s'imposent à la vue et aux oreilles, et des formes saugrenues de résilience végétale et animale surviennent, sûrement.

L'Île-du-Pé est un îlot qui attend son heure, dans une ville en mutation rapide, versus métropolisation en bord de mer. Il est flanqué d'un côté des vestiges d'un ancien hôpital dans l'attente de sa poussée verticale, de l'autre trois maisons en sursis, un permis de démolir à la boutonnière, avec leurs trois jardins luxuriants, ils donnent un autre rythme à l'attente. Entre les deux, un projet de jardin commun porté par une association, un lieu de foisonnement végétal, abrité un temps encore du béton qui va couler des grandes toupies, un lieu aussi où des artistes mènent une expérimentation dans le cadre du projet urbain.

Deux maisons (les "107" et "109") ont été occupées avec leurs jardins attenants par le Collectif Urgence Sociale (C.U.S.) et ont été baptisées M.H.S. ("Maisons d'Hébergement Solidaire") : pendant 18 mois, le collectif, soutenu par de nombreuses associations d'aide aux sans-abris et sans-papiers, a occupé ces lieux qui appartenaient à la mairie pour y héberger plus de 150 personnes, donnant une visibilité forte sur l'importance de besoins qui sont habituellement cachés. Les négociations avec la municipalité pour obtenir un bail précaire ont été un échec. Ce qui aurait permis de continuer cette expérience de solidarité citoyenne, s'est soldé au contraire par une condamnation en justice et l'envoi d'un dispositif policier imposant pour déloger les personnes. Ces dernières se seraient retrouvées de nouveau à la rue, sans le soutien d'un prêtre et de sa paroisse qui les ont accueillies dans un campement autour de l'église, le temps de trouver une solution de relogement.

Le film documentaire « M.H.S. 105 au 109 » est un objet politique né dans ce contexte protéiforme, avec la volonté de reformuler une histoire des villes qui se recomposent. La volonté, d'observer l'achoppement entre ces espaces que des visions urbanistiques souhaitent resocialiser, de dessiner une écologie des villes disjoints et dissonantes, où opère la « dureté » du politique sur des constructions fragiles mais néanmoins résilientes ou têtues : sociétés de quartiers, corps, vies animales et végétales.



Le film est un objet mémoire face aux traces qui s'effacent, de mise en lumière de points de vue perdus, ensevelis sous les discours officiels. Un temps d'arrêt sur les choses qui passent sans nous et enclenchent une nécessité, mais aussi une urgence à les retenir. Il a fallu aller vite pour capter les images des choses qui disparaissent si rapidement, les bâtiments, les arbres, les souvenirs, les personnes aussi. Attendre aussi... un événement prévu, des personnes qu'il n'est pas toujours simple de rencontrer, un souvenir personnel, une anecdote.

Le scénario n'a pas été pensé et écrit en amont, il s'est construit pas à pas, dans le paysage d'un visage qui se souvient, l'expression d'un jardin abandonné et le terrain de l'ancien hôpital, modelé et grignoté par des engins de chantier. Au centre du film, les conversations face caméra avec les témoins de l'expérience des M.H.S. rythment un récit qui se forme comme un canevas, par l'entrelacement des points-de-vue. Un récit qui ne cesse d'entrer en résonance avec l'histoire qui continue, le contexte qui bouge, tressaute, tressaille... conduisant à un contraste éclairant et mélancolique entre la synchronie d'un récit mémoriel, de la redondance de faits relatés, et la diachronie de leurs devenir, leur immersion dans un autre temps, et un espace qui se modifie.

Le film est un objet artistique, un cheminement dans les traces, la quête de leur sens, de leur actualité, leur présence. Les premières images ont été captées pendant une balade dans un jardin improbable. La caméra a ensuite franchi un deuxième seuil, un trou dans une palissade en béton. Derrière, des maisons vides, celles des M.H.S. et d'autres jardins. Les maisons sont murées et des objets forment une strate géologique supplémentaire dans le lieu. Des traces vers une quête de leur histoire, de leur inertie à leur mise en mots.

À la recherche des protagonistes de l'expérience des M.H.S., la caméra a ensuite recueilli leurs témoignages en des prises uniques, accentuant la gravité habituelle induite par la présence d'une caméra et de micros. Qu'elle soit tenue à la main avec un micro-canon embarqué pour privilégier la réactivité et l'interaction, ou fixée sur un pied avec un micro-cravate pour préserver le contexte sonore et la contemplation, la caméra s'est immergée dans le temps décousu des histoires racontées, rencontrant par surprise d'autres modalités du récit, d'autres caméras ouvrant d'autres régimes de temporalités : un JT parle de lui-même d'un réel, des vidéos sur un téléphone portable ouvrent la fenêtre vers des mondes d'hier. En résonance, cette fenêtre-seuil a doucement fait glisser le film dans l'histoire en train de s'écrire.

Elle a rappelé que, parlant d'une histoire révolue, on était encore dedans : des poules grattent le sol, étirant le temps d'avant, puis s'éteignent : leurs cadavres accompagnent désormais les objets immobiles. Mais leur réapparition sur l'écran d'un téléphone réveille le temps d'avant dans l'image fantomatique d'une poule perchée sur une balançoire, tandis qu'ici et en même temps, la végétation est revenue à son état d'avant avant.

Ce seuil, c'est aussi celui entre des espaces enchevêtrés, qu'ils soient en devenir, en projection, là, ou bien disparus. Le documentaire donne à voir et entendre cette mutation urbaine, entre des quartiers qui "sortent de terre" et la vie latente en toute chose, des personnes expulsées et d'autres qui emménagent... et des personnages, en périphérie, en échos, en hors-champ, des travestissements, car la fiction, c'est le dernier seuil à franchir pour nourrir une vérité qui approche le réel. Une musique fait danser des grues, enclenche une procession carnavalesque, un masque pour approcher différemment la réalité.



Le rêve de Georgette

(texte en voix off - épilogue)

Bas les masques !

Pièce en trois axes
et six personnages

les objets (tombés par terre)
les mots (jetés en l'air)
l'instant (de l'expulsion)
les poules (c'est leur nom)
un poulet (comique)
des presque-là (cosmiques)

axe 1 : le silence après la bataille

après les batailles, la place est silencieuse
(on sent le silence dans les airs et la terre immobile, et les objets endormis : le temps s'est arrêté)
Avant c'était déjà ça, maintenant c'est pareil. Les poules sont là
(on se souvient d'une vague blague de flic, mais pas longtemps car),
elles sont les seules désormais à habiter les lieux, vigies du monde d'avant, elles explorent la terre immobile et caquettent, elles gardent avec une grande désinvolture le manque qui s'efface
(dans le silence)

après la dernière bataille, un temps a été arrêté, son mouvement n'a pas basculé comme d'habitude, il est resté suspendu à un instant et en ce moment on est dans son décor : balançoire solitaire, bancs accueillants, jouets orphelins, tables sans agapes, linge sur le fil, trou qui voulait être piscine, CD muets, punching-ball à terre, cannettes bues et les mots perdus au sol, cousus à ceux agrafés au mur « MERCI DE NE PAS TOUCHER AUX PLANTES », « ZONE HABITANTE », « ATELIER », « RIP FULL1 & JIBEONE », « BOOM BOOM », « PAS DE PLASTIQUE DANS LE BARBECUE », « FAITES ATTENTION AUX GRILLES SANS PORC SANS VIANDE »

La façade a été murée, on ne passe plus !
Mais nous, on retape les mots abîmés : « OUVRONS LES MAISONS VIDES »
Les maisons sont sous alarmes.
On passe par derrière, *no pasaran...*

Comme si l'instant n'avait pas tout à fait fini d'expirer, il suffoque encore et aspire les poules dans son inertie (le flic ricane, les poules ne caquettent plus)
Avant c'était le silence, maintenant le vide.
Ou presque.
Ça s'attend. Qui est là ?... presque là ?
au sol désolés les objets figés : la roue tourne à vide, les renouées repoussent et le sumac aussi
« C'est comme quand on est arrivé il y a 2 ans »

axe 2 : la porte !

Comme si l'instant n'avait pas eu son saoul de brutalité (le bruit qu'il faut faire pour être visible), le visage de la « madone des squatts » a été effacé une nuit (ce sont les manœuvres obscures qu'ils entreprennent pour qu'on oublie).

Un temps rendus perplexes par le balancement étrange entre une expulsion ostentatoire et une censure en catimini, entre le bruit et l'effacement, entre le m'as-tu-vu ? et le cache-cache, les mots demandent : « qui prendra la plume face au récit officiel ? »

Au sol désolés les objets figés aussi se questionnent. Ça les anime dans des histoires qu'on se raconte, ils mettent les souvenirs en mouvement, des histoires qui s'amoncellent, des murmures face au clairon, ça résiste, insiste et s'enracine.

L'histoire continue derrière les maisons murées, contre un pouvoir qui remplace, dicte quels corps en quels espaces. Le bâillon de peinture blanche amplifie les voix qu'il a recouvertes : oui oui, on entend encore Christine Brisset exiger l'application de l'ordonnance de réquisition, accompagnée des soupirs de la façade : « OUVRONS LES MAISONS VIDES », « UN TOIT c'est UN DROIT », « LES MAISONS VOUS REGARDENT », « PAS D'EXPULSION SANS RELOGEMENT », « MAISONS D'HÉBERGEMENT SOLIDAIRE », « RÉQUISITION DES MAISONS VIDES DE LA COLLECTIVITÉ », « LIEU DE VIE DE 130 PERSONNES (HOMMES, FEMMES, ENFANTS & ANIMAUX) ABANDONNÉES ET LAISSÉES À LA RUE PAR LES POUVOIRS PUBLICS (115, MAIRIE, ÉTAT...) »

Du sol désolé les objets figés ont entendu les rouleaux de peinture blanche. Les mots jetés en l'air les déracinent de terre et ils s'insurgent : sortent de l'ornière où ils ont été abandonnés et rejoignent la peau de la maison dans la clarté du jour (c'est le pouce levé d'une passante qui leur confirme un peu plus leur légitimité à être là), ils redorent la façade muette et, si ça ne suffisait pas à montrer au grand jour l'innocuité de la geste municipale, ils rappellent au mégaphone quelques mots rouges et roses déjà entendus : « UN TOIT EST UN DROIT ! », « RÉQUISITION », « PAS D'EXPULSION SANS RELOGEMENT », « BAIL PRÉCAIRE – MHS ♡ », « MAISONS VIDES = MORT · ES DANS LA RUE »

Les mots, toujours en l'air, rajoutent : « On est là... »

« *On est là...* »

On est làààà !

Même si le pouvoir veut pas, nous on est là »

axe 3 : les airs entêtants

Les mots complotent des airs entêtants, tandis qu'une cacophonie martèle ses mondes de demain :

*« les pelleuses sauvages exécutent leur plus belle choré
au rythme endiablé des concasseurs de gravats d'hôpital
sous les yeux affolés des grues haut perchées
et le son pétaradant des bulldozers bancals »*

Ici, le sol tremble de tous ses sols retournés à côté, le langage est compliqué, une bouillie de gravats qui tentent de se former un costume phraséologique aux mesures de quelques édiles doucereux, d'urbanistes verts, d'architectes esthètes ou de promoteurs de la mixité sociale. Ce verbiage sonore semble tout recouvrir, tout annuler, silence compris. Peut-être que c'est ça l'intention, mais... quand même, ça ne passe pas inaperçu. Et ça dérange. Ça dérange tous les jours, de 8h à 17h. Ça dérange si fort que tout le monde ne vit plus que la nuit ici. Ça dérange si fort que, au bout d'un moment, il fallait bien s'y attendre !, ça arrive aux oreilles des presque-là ! Ça les dérange tellement, que ça les décolle de leurs sommeils, les arrache de sous le sol, rature leurs presque et les envoie dans les airs rejoindre les mots. Un grand retournement, un soulèvement :

« Nous, les presque-là, on a le temps ! Le temps lointain d'après la fin du monde qui est déjà là dans nos attentes. »

Alors, presque-là et mots en l'air s'asseyent et fument une clope en écoutant un CD de village people. Les ripostes se préparent.

Un autre son passe, traverse le garage et se répercute en échos discriminés, chacun ayant comme choisi sa couleur pour recomposer l'appel à la danse macabre. Les objets se mélangent en masques et entonnent des chants approchés, jour et nuit confondus.

Car ça rôde
et empreinte

l'attente : qui aura raison des airs entêtants ?

Le caquètement des poules, les fruits aux arbres, les chiens qui aboient et les enfants qui jouent, les ronces qui refont des protections éphémères et les incessantes réincarnations d'Andrée et Charles, les bulbes partout dessous, l'eau qui remplit la cuve, la piscine qui est encore vide, la forêt de tomates sur le compost, les poules qui sont encore mortes.¹



¹ *Les batailles* : entre le printemps 2021 et l'automne 2022, les Maisons d'Hébergement Solidaire ont occupé deux maisons vides à Saint-Nazaire. Environ 150 personnes y ont vécu. Les MHS sont expulsées à l'automne 2022 avec un important dispositif policier. Entre les 20 et 21 mars 2023, la fresque réalisée par Vince Vinci sur la façade d'une des deux maisons est effacée par la mairie de Saint-Nazaire. Le 1^{er} avril 2023 se déroule le carnaval dans l'Île-du-Pé, avec un passage devant les maisons. *Avant* (depuis 2018), deux associations, le Projet Neuf et les Jardins Des Mesures occupent une maison mitoyenne, « base arrière » de leurs activités.